

Kourgui : village d'esclaves dans le sultanat du Wandala au XIXe siècle (Nord-Cameroun)

Mahamat, Adam

Département d'histoire, ENS, Université de Maroua
Courriel : adamj2002@yahoo.fr

Kourgui est un établissement d'esclaves créé à l'initiative des sultans du Wandala au XIXe siècle. Son nom a fait l'objet de controverse et renvoie à deux significations. Le contexte de création du village est associé au *Tliksé Bladi*, l'un des souverains les plus connus du royaume. Les esclaves de Kourgui venaient des régions de plaine, peuplées majoritairement des non croyants. A cause de la fertilité de son sol, le village alimenta la cour de Wandala en produits agricoles. Comparés aux esclaves de palais, ceux de Kourgui menaient une existence précaire. La présence coloniale ne fut pas sans conséquence pour la localité. De nos jours, le poids des incapacités continue d'influer sur le vécu quotidien d'une classe autrefois dévaluée, mais dont une partie a trouvé le salut dans la migration et le brassage avec d'autres migrants.

Mots clés : *Kourgui, Wandala, présence coloniale, migration, brassage.*

Kourgui: slave village in the Sultanate of Wandala in the 19th century (Northern Cameroon)

Kourgui used to be a slave village in the nineteenth century. It was created by the sultans of the Wandala kingdom. The name of the village is controversial and seems to have two different significations. The context of its creation is closely associated with the name of Tlikse Bladi, one of the most known sultans of the kingdom. Slaves in Kourgui came from the plain areas; they were said to be unbelievers. Because of its fertility, Kourgui provided the Wandala palace with different agricultural products. Compared to those of the palace, slaves in Kourgui had a miserable life. The presence of the colonial rulers contributed to improve their life conditions. Nowadays, the aftermath of slavery is still visible despite the migration phenomenon and the settlement of newcomers.

Keywords: *Kourgui, Wandala, colonial rulers, migration, newcomers.*

Kourgui : village d’esclaves dans le sultanat du Wandala au XIXe siècle (Nord-Cameroun)¹

Mahamat, Adam

Introduction

Dans le bassin du lac Tchad, l’esclavage est à la fois un phénomène ancien et actuel. Les personnes soumises à l’esclavage ont été invariablement utilisées à plusieurs fonctions. C’est ainsi que, dans cette région, des esclaves ont fait de brillantes carrières dans les appareils des États en tant que conseillers, administrateurs et soldats. D’autres ont été des concubines attentionnées ; d’autres encore ont été affectés aux travaux domestiques et ont servi de main-d’œuvre dans les exploitations agricoles des souverains et des grands dignitaires. De façon générale, le sort des esclaves ayant servi de main-d’œuvre est précaire, comparé à celui des captifs employés dans les cours royales.

Le village de Kourgui offre l’exemple le plus élaboré de cette catégorie d’esclaves éloignés des palais des souverains, leurs fonctions et conditions de vie se confondant à celles des bêtes de somme. Sur la base de matériaux principalement collectés auprès des informateurs locaux, l’étude montre dans un premier temps le contexte de création de cette colonie d’esclaves et les conditions d’utilisation des personnes employées de force. Elle se propose d’examiner le poids des pesanteurs historiques et le statut actuel de cette localité chargée de symbole.

Controverse sur le toponyme Kourgui

Sur la base des matériaux collectés, deux significations se dégagent du toponyme Kourgui. La première se réfère à la propriété de l’épouse d’un souverain du Wandala, le *Tliksé*. Des sources locales, recueillies auprès des informateurs mandara, insistent sur la déformation de l’expression *Akoura guia* dont la traduction littérale peut être « cela m’appartient », « ma propriété », « cela est à moi ». Kourgui serait né de l’initiative de l’épouse du *Tliksé* qui en revendiquerait la propriété. Par extension, on peut inférer que Kourgui lui appartenait. Les sources disponibles se contentent de mentionner que des esclaves de l’épouse du *Tliksé* seraient parmi les premiers habitants de la localité. L’un des tout premiers à y élire domicile est connu sous le nom de Massama. Il se serait islamisé par la suite.

La deuxième version recueillie renvoie à la réclusion, à l’encerclement, à une sorte de prison. Par extension, *Kourguia* (Kourgui) est un cercle de détention de captifs, un lieu de

¹ This was originally published in Adama, Hamadou (éd.), 2016, *Traditions historiques et développement, Mélanges offerts aux Professeurs Thierno Mouctar Bah et Eldridge Mohammadou* (Annales de la FALSH, Numéro spécial Volume XV), pp. 89-99, Université de Ngaoundéré, Cameroun.

casernement d'individus admis en esclavage pour le compte du sultanat du Wandala.² C'est également un lieu de rééducation de captifs qui trainent la réputation d'être indisciplinés, entêtés et délinquants récidivistes. La tradition dit qu'être envoyé à Kourgui était le sort le plus misérable qui pouvait attendre un esclave.

Quel que soit le contenu que revêt ce nom, il n'est pas détachable du contexte de création de ce site. Car, il est clair que le village avait existé comme un lieu de casernement, un espace reclus où une « main-d'œuvre involontaire » était mise à contribution pour couvrir les besoins de la cour en produits agricoles.

Le contexte de création de Kourgui

De façon générale, la multifonctionnalité a largement affecté le sort des esclaves des États du bassin du Lac Tchad (Adam Mahamat, 2009). Les esclaves employés comme main-d'œuvre trainent la réputation d'être des figures anonymes dans les cours des sultans et des chefs. Les sources disponibles font état de ce que le village était au départ un *no man's land*, une terre vacante aux alentours peuplés d'"infidèles", c'est-à-dire de populations n'ayant pas embrassé la religion musulmane. Ces autochtones étaient majoritairement des Podoko établis sur les sommets des montagnes, du fait des razzias perpétrées par le Wandala. Les expéditions de chasse à l'homme ne favorisaient pas l'implantation humaine dans une zone de plaine pourtant propice aux activités agricoles.

Le *Tliksé* Bladi (1755-1773) est vraisemblablement celui qui initia la création des établissements d'esclaves dans le Wandala. Après de multiples expéditions en pays de plaine, Bladi se rend compte que le volume d'esclaves est important dans la capitale. Il décide alors de créer des villages d'esclaves. Au bout de quelques années, il réalise que l'utilisation de la main d'œuvre a produit des résultats notables. C'est ainsi qu'il multiplie les expéditions et razzias afin de renouveler le cheptel humain dans les plantations (Bawuro 1989 : 191).

Ses successeurs ne dérogeaient pas à cette ligne de conduite. Sous le règne du sultan Boukar Tama (1773-1828), une variété de produits agricoles fut expérimentée. Le coton avait occupé une place importante dans cette innovation. Le sultan Illyassa (1832-1845) créa, à son tour, des établissements agricoles dont le plus important semble être la localité de Kourgui. Pour son successeur Boukar Anarbana (1845-1896), les travaux d'entretien reposaient essentiellement sur la main d'œuvre servile (Morrissey 1984 : 166). Il est surtout important de

² La formation du Wandala s'est opérée à partir de clans et cités dont l'agrégation a donné naissance à une autorité centrale, celle de *Tliksé*. Sa fondation remonte au XVI^e siècle ; il atteint ses frontières maximales au XVIII^e siècle avec comme voisins le Bornou, les Principautés Kotoko, le Baguirmi et l'Adamawa.

rappeler que la création des villages d'esclaves n'est pas une spécificité du Wandala. Le phénomène est également connu chez les Peuls sous l'appellation de *doumdé*.³

Le village de Kourgui est une zone fertile et marécageuse située à environ 5 kilomètres de Mora, chef-lieu actuel du département du Mayo-sava. L'aristocratie au pouvoir dans le Wandala se préoccupait de l'approvisionnement en denrées alimentaires. Pour mettre à profit la richesse de Kourgui, les souverains commanditaient des opérations de chasse à l'homme afin de se procurer la force de travail nécessaire aux travaux dans les plantations agricoles. Des Kirdi-Moura comptent parmi les victimes tout comme des populations de plaine.

Le Wandala profita de l'état de guerre permanente contre les Kirdi non musulmans pour asservir les populations mal protégées militairement. L'argument religieux était également brandi pour justifier cette politique de prédation. Les souverains du Wandala avaient plusieurs fois mis en avant l'incroyance et/ou les pratiques religieuses considérées comme déviantes pour obtenir le butin humain. Les Musgum, qui avaient montré peu de zèle à embrasser l'islam, subirent de nombreux ravages de la part du Wandala, dans leurs différentes contrées (Bawuro 1989 : 129).

Le rôle assigné à la colonie de Kourgui résume parfaitement la définition de l'esclavage proposée par Claude Meillassoux : système social fondé sur une classe de producteurs renouvelée essentiellement par acquisition (Meillassoux 1986 : 99). Les contingents de razzieurs étaient composés de Mandara pour la plupart. Des Arabes et Kanuri étaient également partie prenante, mais ils s'adonnaient davantage au commerce des humains qu'à leur capture. Ici comme ailleurs, l'esclave est un bien meuble, un outil de travail, une machine à labourer. La capture et l'emploi des esclaves dans cet établissement rappellent la dimension économique de la pratique esclavagiste dont il ne faut pas perdre de vue le caractère parasitique. En effet, l'esclave main d'œuvre a une valeur essentiellement productive, le bénéficiaire étant le maître, l'employeur, l'utilisateur.

La violence d'un système esclavagiste démantelé par des facteurs externes

Les maîtres d'esclaves avaient la préférence pour les éléments robustes et grands, qualités physiques nécessaires à l'endurance de la pénibilité des travaux dans les domaines agricoles. Les captifs en provenance des régions de plaine étaient particulièrement prisés (Mohammadou 1975 : 189-190). Les villages de Bogo, Mogonyé, Kossa, Wina constituaient

³ Les esclaves étaient entreposés dans les *doumdé*, colonies agricoles établies à la périphérie des *wouro*, domaines urbains des citoyens libres.

les cibles privilégiées des chasseurs d'homme. En général, les opérations de chasse à l'homme étaient dirigées contre des régions mal organisées et dont l'arsenal militaire était inférieur à celui de l'impressionnante cavalerie wandala. Les montagnards Mafa en ont payé de lourds tributs humains.

Les sultans du Wandala, les dignitaires et citoyens libres s'offraient le privilège d'employer des esclaves dans de vastes domaines agricoles. Les femmes musgum, qu'ils estimaient fort laides à cause de leurs labrets, étaient réputées laborieuses et fidèles, et aptes à supporter les travaux les plus pénibles dans les plantations agricoles (Denham 1826 : 230). Rendues laides à cause des plateaux qui les avaient dénaturées, ces femmes s'abstenaient de toute activité reproductive et jouaient un rôle remarquable dans l'activité productive. Voici ce qu'en disent A. et H. Fisher:

Female slaves were not always judged solely on their merits as concubines; in the south-east of Mandara, the Musgo women were particularly disagreeable in appearance, but were trustworthy and capable of great work (Fisher 1971 : 139).

Les esclaves affectés à Kourgui provenaient du butin pris pendant les campagnes de chasse. La règle en vigueur donnait la part belle au *Tliksé*. Que celui-ci ait ou non participé aux opérations, les prisonniers étaient conduits à son palais où se déroulait le partage. La moitié du butin lui revenait et le reste à ceux qui s'étaient le plus illustrés dans le combat.⁴ Des esclaves des aristocrates ou de palais convaincus de vol, de mensonge, de négligence étaient également affectés à Kourgui ; l'objectif affirmé était de les rééduquer, de les redresser et de les corriger. Une discipline de fer était appliquée à ceux qui dérogeaient au règlement. Il stipulait entre autres que :

- l'obéissance aux surveillants des lieux était une obligation absolue,
- tout esclave devait s'atteler quotidiennement à son travail,
- la femme esclave était astreinte aux mêmes travaux que le mâle,
- toute tentative de fuite exposait la victime à des sanctions allant jusqu'aux anomalies physiques,
- l'initiative de l'affranchissement de l'esclave était la prérogative exclusive du maître,
- les "enfants" issus d'une alliance entre esclaves revenaient au maître de la mère, le mâle étant considéré comme un bœuf et la femelle une vache.

Les surveillants des lieux avaient chacun un domaine de compétence. Ils étaient issus soit des esclaves affranchis, soit des gens directement nommés à partir de Doulo ou de Mora. Les

⁴ Capitaine Coste, Renseignements sur les races du Mandara, Archives Nationales de Yaoundé, 1923.

sources locales retiennent d'eux l'image de gens extrêmement sévères.⁵ Le nom d'Alamine est récurrent dans les témoignages des informateurs interrogés. Il devait s'assurer que les travaux se déroulaient normalement, que chaque ouvrier était effectivement à son poste. Beaucoup d'esclaves furent redressés au moyen du fouet. Des esclaves de palais, accusés parfois à tort, avaient le malheur de continuer une vie plus misérable à Kourgui.⁶

Le « cheptel » de Kourgui jouait un autre rôle dans la relation entre le Wandala et le Bornou. Pendant longtemps, le Wandala est passé vassal du royaume du Bornou. Il devait, en conséquence, verser un tribut annuel d'esclaves. Les souverains mandara envoyaient souvent à Kukawa les esclaves les plus laids, les plus contrefaits et parfois les plus indisciplinés prélevés à partir de l'entrepôt de Kourgui. « L'indiscipline éloigne l'esclave de son maître ; la loyauté le rapproche de lui, dit un proverbe local ». Un esclave initialement affecté aux travaux de palais pouvait se retrouver à Kourgui, puis sur le marché aux esclaves de Mora pour être vendu aux marchands arabes. Le « centre », représenté ici par le palais royal, était un emblème de félicité alors que Kourgui qui correspond à la « périphérie » renvoyait à la précarité.

Les conditions de travail y étaient précaires. Pour certains esclaves du Wandala habitués à la vie fastueuse de cour, le transfert à Kourgui était une redoutable punition. Le repos n'y était observé que pour boire et manger. Le sort des femmes allaitant des nourrissons était plus exécrationnel. La houe à la main, l'enfant au dos, la mère devait redouter la présence et la vigilance du surveillant (Adam Mahamat 2009 : 204). Les esclaves de plantation constituaient de loin le groupe le plus défavorisé de la population servile.

Mon grand-père était esclave du Sultan. Il travaillait tous les jours au champ ; le surveillant des lieux lui disait qu'un jour le sultan allait lui accorder sa liberté. Il avait une petite maison aménagée près du champ royal. Parfois des contrôleurs venaient de Doulo à l'improviste et lui prenaient tous les poulets qu'il avait élevés. Un jour, son surveillant l'a sévèrement puni pour n'avoir pas terminé la récolte dans les délais impartis. Il lui avait pris toute sa volaille.⁷

Les unions⁸ entre esclaves étaient encouragées. L'application du principe de l'isogamie devait grossir le cheptel humain disponible. Les esclaves ne devaient pas seulement jouer un rôle productif ; ils devaient également se reproduire par le biais des alliances isogamiques. Ainsi, on était soucieux de favoriser les unions entre esclaves. Ce qui apparaissait comme l'une des conditions de leur rétention dans le champ. Des huttes étaient bâties pour leur servir d'abri.

⁵ Interview du 07 novembre 2009 à Mora.

⁶ Interview du 07 novembre 2009 à Mora.

⁷ Interview du 13 septembre 2010 à Kourgui.

⁸ En principe, on ne saurait parler de mariage entre des individus qui aux yeux de leurs maîtres avaient un parent plutôt proche de celui du cheptel. Les termes consacrés étaient plutôt "alliance", "union".

On leur donnait la possibilité de posséder un espace de terre sur lequel ils ne travaillaient que pendant les heures creuses (Adam Mahamat, 2009 : 203). Les estimations de Boutrais montrent que les esclaves, très nombreux parmi les Mandara du fait des rafles lors des razzias chez les montagnards ou chez les gens de la plaine, constituaient à peu près la moitié de la population totale du sultanat (Boutrais, 1984 : 240).

Kourgui fut pendant longtemps un cercle où la répression était partie intégrante de la vie quotidienne des esclaves. Les réseaux de surveillance mis en place par les aristocrates mandara laissaient peu de choix à cette main d'œuvre "non volontaire". Même les administrations coloniales allemande et française, qui avaient visiblement pour credo la "civilisation" des peuples arriérés, s'étaient accommodées de la situation. En réalité, les motifs économiques, l'ordre et la stabilité avaient pris le dessus sur les préoccupations humanitaires et morales.

Les administrateurs coloniaux présents dans la région devaient "apprivoiser" le sultan afin de le rendre plus disposé à exécuter les ordres de la hiérarchie. Il s'est tissé entre les deux tenants du pouvoir (pouvoir colonial et pouvoir traditionnel) une complicité objective visant à promouvoir leurs intérêts respectifs. Les autorités coloniales recoururent au sultan qui devait fournir une main d'œuvre déjà disponible et corvéable dans les chantiers coloniaux (Adam Mahamat, 2009 : 205).

Mais, l'intrusion coloniale avait en même temps créé des conditions de résistance au système esclavagiste. Les routes coloniales ont permis, dans une certaine mesure, la fuite, sinon la migration des esclaves. La création de la filiale de la Compagnie Française de Développement de Textile (CFDT) suivi du recrutement des ouvriers à cet effet, et la création de la douane en 1954 sur le site de Kourgui avaient permis la présence d'acteurs nouveaux. Ceci influa sur le comportement des éléments de souche servile. L'implantation du poste de douane avait participé à intensifier le trafic entre Mora (Cameroun) et Amshidé (Nigeria). Ce qui favorisa la migration des anciens captifs et leur établissement dans de nouveaux villages et dans des centres urbains à l'instar de Mora et de Maroua.

L'événement qui a sabordé l'entrepôt esclavagiste est incontestablement l'attaque de Doulo par les troupes de Rabah. En 1895, Rabah Fadl Allah, établi dans sa cité-capitale de Dikoa (actuel Nigeria), envoya contre le Wandala son armée placée sous le commandement de son fils Niebeh et des ses généraux Babikir et Gadoum. La ville fut assiégée et détruite, et le sultan Boukar Anarbana, mis en déroute, tomba entre les mains des assaillants. Une foule d'hommes adultes fut massacrée et seize princes exécutés sans procès. Vingt princesses et trois des sœurs du sultan furent réduites en captivité. Le sultan est emmené à Dikoa où il est exécuté au même

titre que les autres captifs. En s'attaquant au souverain et aux symboles du pouvoir, Rabah avait démythifié et désacralisé le pouvoir (Zeltner, 1988 : 234-235).

L'une des conséquences de cette attaque était le transfert de la capitale de Doulo à Mora. Le prince Oumar, qui avait réussi à s'échapper, fut intronisé sur la montagne qui surplombe la ville de Mora. Pour certains esclaves, l'attaque du Wandala était une occasion de se soustraire à l'autorité de leurs maîtres. La destruction de la capitale, la fuite des Mandara dans les villages des montagnards, la capture du *Tliksé* eurent des effets non négligeables sur les relations entre propriétaires et esclaves. Des esclaves, surveillants et maîtres durent s'enfuir, craignant que les attaques rabistes allaient se poursuivre dans les tréfonds du royaume.

L'épisode de la première Guerre mondiale au Cameroun a eu des effets similaires. Au Cameroun, la guerre entre Allemands et Franco-anglais se termine en 1916 sur les collines de Mora-Massif (Wakiké, Ndala et Kidiwé). La tradition locale fait mention des fuites d'esclaves de Kourgui vers les villages environnants, à l'instar de Kouyapé. Il ne faudrait pas perdre de vue l'indépendance de l'Etat du Cameroun français en 1960 qui eut sans doute des conséquences sur le statut des détenteurs du pouvoir traditionnel. Le discours des autorités camerounaises sur la citoyenneté mirent l'accent sur le droit des personnes à disposer d'eux-mêmes et sur l'obligation des détenteurs traditionnels des esclaves à les libérer.

Persistance du système esclavagiste : le poids des incapacités

L'accès à la souveraineté internationale du Cameroun marque une nouvelle ère pour la localité de Kourgui. Le ton avait déjà été donné quand les autorités coloniales françaises interdirent la traite des captifs et les traitements inhumains et dégradants. En effet, la vente d'esclaves était interdite sur le marché aux esclaves de Mora. Seule la traite illicite perdurait et les auteurs étaient passibles de poursuites. La position d'Ahmadou Ahidjo, premier président de la République, par rapport au statut des esclaves a influencé l'attitude des *Lamibé* et des sultans qui visiblement étaient encore attachés à leurs prestiges et privilèges. Certains chefs traditionnels ont compris que les temps avaient changé et le moment était venu de revoir les rapports entre propriétaires et esclaves. C'est bien ce qui transparaît dans les propos du *Lamido* Iyawa Adamou (1942-1966) de Banyo qui s'exprima en ces termes :

Nous avons eu beaucoup d'esclaves et de grands harems. Nous les avons traités comme notre propriété, jusqu'à aujourd'hui. Mais, il faut désormais que les choses changent. Ceux de nos esclaves qui veulent nous quitter doivent avoir le droit de partir librement. Nous devons donner acte de mariage aux femmes que nous voulons garder. Les autres ont le droit de nous quitter (Lode, 1990 : 120-121).

Malgré tout, des reclus de Kourgui ont peiné à retrouver la plénitude de leurs droits et l'épanouissement nécessaire que l'on reconnaît à un être humain. Pour faire face à la situation, ils adoptèrent des stratégies variées. Pour les uns, le fait d'appartenir à une famille d'esclave est une blessure qui ne saurait se réparer. L'affranchissement n'a donc résolu qu'une facette du problème. Ils entreprirent de quitter la localité et de s'établir dans des zones qui leur étaient plus favorables. Quitter Kourgui revenait à rompre avec un passé dégradant ; il fallait guérir la cicatrice ailleurs, dans un milieu qui ne les a pas vus souffrir. Un informateur raconte que son père a dû migrer pour s'établir à Mora. Il aurait été capturé par des cavaliers mandara en campagne dans le pays des Mafa. Il fut d'abord affecté à la cour de Doulo pendant quelque temps avant d'être transféré à Kourgui. L'un de ses compagnons fut choisi pour faire partie d'un convoi d'esclaves destiné au sultan du Bornou à Kukawa.⁹

L'une des difficultés à laquelle devaient faire face les anciens esclaves était l'accès à la terre. En effet, l'émancipation était loin de mettre un terme à leur misère économique et sociale. Anciennement astreints aux travaux les plus abjects sous l'œil vigilant des surveillants des lieux, leur vie post-émancipation dépendait de leur capacité à s'insérer plus efficacement dans de nouveaux milieux, ce d'autant plus que certains avaient perdu le privilège de profiter des produits générés par leur labour dans les champs de mil, de maïs et de coton.

La suppression juridique de la domination servile ne s'est pas automatiquement accompagnée de la félicité. Le sort des esclaves dépendait encore largement du bon vouloir de leurs anciens maîtres qui conservaient l'essentiel des prérogatives économiques et sociales. Bien qu'affranchis, des anciens esclaves ou descendants d'esclaves continuaient d'obéir à leurs maîtres. L'obtention d'un lopin de terre était subordonnée à des relations de dépendance très largement favorables au maître. La survie de l'esclave n'était assurée que quand il acceptait de partager le rendement du champ de mil à lui octroyé avec son ancien maître. A la fin de chaque saison agricole, l'ancien propriétaire venait emporter la moitié, sinon les deux-tiers de la récolte ; car la règle qui gouverne les rapports entre maîtres et esclaves voudrait que ces derniers soient frappés du déni de propriété. Ce qui veut dire que le lopin de terre octroyé à un esclave a pour rôle principal de le maintenir en vie. A Kourgui, l'espace agricole était si important que même de nos jours le village continue d'attirer des migrants de la plaine.

Un autre élément ayant déterminé les anciens esclaves à revoir leurs comportements vis-à-vis de leurs anciens maîtres est relatif à l'islamisation. En effet, il est important de souligner

⁹ Interview du 13 septembre 2010 à Kourgui.

que le fait d'affranchir l'esclave n'a qu'une valeur améliorative sur le plan statutaire. L'affranchissement permet d'accéder à une phase dite transitoire qui est loin d'effacer les stigmates de la désocialisation. La valeur sociale de l'affranchi n'est pas tellement meilleure que celle de l'esclave. L'on comprend pourquoi dans certains cas, des esclaves ont préféré vivre comme tels sous le joug de leurs maîtres. Pour se sentir intégrés au sein de la communauté dominante, des esclaves affranchis se sont islamisés ; car l'islamisation confère implicitement des "droits" auxquels le non converti ne peut prétendre.

Pour les nouveaux affranchis, l'effacement des stigmates dévalorisants passe par la conversion à l'islam. Le fait de s'habiller comme le Mandara, de parler sa langue, de prier à ses côtés tous les jours à la mosquée leur donne droit à la considération. Si cela est en principe admis, sur le terrain des faits, c'est loin d'être le cas. Le Mandara se comporte, en effet, comme un musulman, un co-religionnaire dans la communauté des croyants à la mosquée, sur la place de la prière, pendant les fêtes de ramadan (fin du mois de jeun) et de l'*Aïd al- Kabîr* (commémoration du sacrifice du mouton par Abraham). A la maison, en privé, il redevient le vainqueur, l'ancien maître, le symbole de la conquête sur les peuples montagnards, l'aristocrate, le « civilisateur ». Revêtu de cette étiquette, il ne saurait être sur le même pied que ceux dont la conversion à la religion musulmane n'est que trop récente.

Certains anciens esclaves ont voulu utiliser le lien matrimonial pour avoir un meilleur statut et une meilleure condition de vie. Pour le descendant d'esclave, l'accès à une femme de condition libre reste encore un privilège qui ne revient qu'à la communauté des libres. L'esclave à beau s'affranchir, avoir de gros moyens financiers, brandir des signes de prospérité matérielle, il reste dévalué aux yeux des Mandara. L'inverse est plus facilement accepté, car il met en relation un homme de condition libre et une femme de condition esclave. Ce type de mariage dit « morganatique » s'oppose au mariage « hypogamique » qui met généralement en difficulté le demandeur de la femme de souche libre.

Kourgui aujourd'hui : la mobilité, une gomme efficace de la servilité

A l'origine associé au phénomène de l'esclavage dans le royaume du Wandala, Kourgui présente un tout autre visage aujourd'hui. La fertilité du sol a permis la migration des populations dans cette localité. La terre offre des possibilités de culture du mil, du maïs, de la patate et du manioc.

De nos jours, on y trouve des Moundang, des Toupouri, des Massa venant de la plaine. Cela permet de faire une remarque supplémentaire. Dans le contexte du Nord-Cameroun, la

migration a été globalement commandée par deux facteurs principaux : la violence et la recherche du mieux-être. Le premier facteur a provoqué la fuite des peuples victimes des raids et expéditions esclavagistes des terroirs exposés vers les zones plus ou moins sécurisées, à savoir les régions montagneuses et les plaines inondables. Le deuxième facteur a poussé les populations à descendre de la montagne et à quitter la plaine à la recherche de nouvelles opportunités. On note par exemple la migration des Toupouri vers le complexe sucrier de Mbandjock et dans la plaine du Diamaré pour travailler dans les champs de *Karal* (sorgho repiqué). Pivou, l'un des quartiers de Kourgui dans le domaine agricole, passe pour avoir été l'un des plus grands domaines pendant l'esclavage productif. Il attire de nombreux migrants si bien que la compétition pour l'accès à la terre y devient de plus en plus rude.

Les migrations dans la localité de Kourgui créent ainsi un environnement cosmopolite mettant en relation descendants d'esclaves, migrants récents, fonctionnaires, trafiquants, commerçants, etc. Nous avons déjà évoqué la présence de la douane qui est, par ailleurs, un point de jonction entre Mora et Amshidé. Le volume du trafic de marchandises en provenance du Nigeria fait de Kourgui une zone très fréquentée qui permet aux commerçants de faire de bonnes affaires.

La localité s'est également enrichie avec l'avènement d'un établissement secondaire et d'une école primaire. Cela a également permis le petit commerce, spécialité des femmes qui se débrouillent à assurer leur train de vie quotidien. Leur clientèle préférée se recrute parmi les élèves friands d'arachides frits, de beignets, et autres jus faits à base de matériaux locaux. La circulation contemporaine des personnes et des biens, la mise en place des frontières des États modernes et l'urbanisation propice à l'anonymat ont largement participé au gommage des structures de la servilité. Il en reste, certes, des traces marquantes, souvent à l'état de latence dans les mentalités, avec la possibilité de resurgir de temps à autre dans la vie quotidienne.

Conclusion

Le village de Kourgui au Nord Cameroun actuel a été créé dans un contexte où l'aristocratie au pouvoir dans le sultanat du Wandala avait besoin de main d'œuvre nécessaire aux travaux agricoles. La force de travail était ainsi mobilisée avec les captifs prélevés au sein des populations victimes de raids et d'expéditions armées. Les gens de plaine inondable et les montagnards figurent parmi les peuples les plus exposés à ces activités prédatrices.

La distribution fonctionnelle faisait des éléments envoyés à Kourgui la classe la plus misérable de la population servile du sultanat. C'est ce qu'on a coutume d'appeler les esclaves anonymes. On y trouvait des délinquants, des individus physiquement imposants, des victimes

de l'esclavage pénal. Ils menaient une vie exécrationnelle, dans un climat de réclusion qui ne leur laissait qu'un temps de repos fort limité, sous l'œil vigilant des surveillants solidement armés et prêts à porter le coup fatal.

Malgré l'abolition de l'esclavage et le vent de liberté impulsé par les exigences de l'indépendance, conjugués à des affranchissements parcimonieux, le poids des préjugés reste encore tenace. Les descendants d'esclaves peinent à s'épanouir réellement dans un environnement profondément dépendant des stigmates passés. La localité de Kourgui, compte tenu de sa position géographique et de son cosmopolitisme, est un point de convergence où les opportunités d'affaires sont aujourd'hui diverses et variées à tel point que les membres des différentes classes sociales y ont tendance à oublier leurs querelles historiques en rapport avec la servilité, pour se consacrer à d'autres débats plus constructifs.

Bibliographie

- Mahamat, A. 2009. Esclavage et servitude dans les abords sud du lac Tchad (XVI^e-Début XXI^e siècle). Thèse de Doctorat/Ph. D. d'histoire, Université de Ngaoundéré.
- Bawuro M. B. 1989. The Sultanate of Mandara To 1902. History of the Evolution, Development and Collapse of a Central Sudanese Kingdom, Franf Steiner Verlag Wiesbaden GMBH, Stuttgart.
- Boutrais, J. et al. 1984. Le Nord du Cameroun, des hommes une région. Paris, Orstom.
- Denham, D., Clapperton, C. & Oudney, D. 1826. Narratives of Travels and Discoveries in the Northern and Central Africa in the Years 1822-1823. London, Murray.
- Fisher, A., & H. 1971. Slavery and Muslim Society in Africa. The Institution in Saharan and Sudanic Africa and Transaharan Trade. New York, Doubleday & Company.
- Kare, L. 1990. Appelés à la liberté. Histoire de l'église évangélique luthérienne du Cameroun. Amstelveen, Editions Improcep.
- Meillassoux, C. 1986. Anthropologie de l'esclavage : le ventre de fer et d'argent. Paris, PUF.
- Mohammadou, E. 1975. Le royaume du Wandala ou Mandara au XIX^e siècle (Nord-Cameroun). Bamenda, ISH-Onarest.
- Morrissey, S-R. 1984. Clients and Slaves in the Development of the Mandara Elite. Northern Cameroon in the Nineteenth Century. Michigan, Ann Arbor.
- Zeltner, J.C. 1988. Les pays du Tchad dans la tourmente (1880-1903). Paris, L'Harmattan.

Cet article est protégé par les droits d'auteur de l'auteur. Il est publié sous une licence d'attribution Creative Commons (CC BY NC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>) qui permet à d'autres de copier et de distribuer le matériel sur n'importe quel support ou format, sous une forme non adaptée, à des fins non commerciales uniquement, et à condition que l'auteur soit cité et que la publication initiale ait lieu dans ce journal.



This article is copyright of the Author. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BYNC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>) that allows others to copy and distribute the material in any medium or format in unadapted form only, for noncommercial purposes only, and only so long as attribution is given to the creator and initial publication in this journal.